Voyage au bout d'une nuit sans jour

publié avec l'aimable autorisation de la revue de
l'Ecole nationale d'administration : *l'ENA, hors les murs*

Michel Szersnovicz
Ancien officier des Forces océaniques stratégiques

Quand « le bateau », une fois son île longue quittée, sort de la mer d'Iroise, et plonge dans l'Atlantique, son destin programmé est d'y séjourner deux mois durant. C'est alors qu'il dissuade. Qu'en est-il de ses occupants ? Platon ne les a pas recensés. Ils n'appartiennent ni au monde des vivants, ni au monde des morts, ni au monde des marins. La lettre de Paul aux Galates se lit alors ainsi : « Il n'y a plus ni Juif ni Grec ; il n'y a plus ni esclave ni homme libre ; il n'y a plus ni homme ni femme ; il n'y a plus ni jour ni nuit ; il n'y a plus ni orient ni occident ; il n'y a plus ni poupe ni proue. » Il n'y a plus que le silence des eaux abyssales. Cette antique soupe primordiale rappelle au sous-marinier l'expérience des neuf mois de patrouille confortable passés, il y a déjà bien longtemps, en plongée dans le liquide amniotique de l'utérus fondateur. Savoir vivre enveloppé dans le doux murmure rassurant de la ventilation, savoir converser à mi-voix hors du temps. L'horloge biologique est rythmée par l'horaire des repas pour l'équipage, du petit déjeuner au dîner ; le cycle circadien, par l'éclairage intérieur, qui vire du blanc au rouge et réciproquement toutes les douze heures. Par convention, la couleur de la nuit est rouge ; à terre, elle reste noire. Galilée répète, à qui veut l'entendre, que « pourtant, elle tourne ». Mais son message ne porte pas au cœur de la coque épaisse. Qu'elle tourne ou qu'elle ne tourne pas, dans la profondeur de l'océan, cela est sans importance. L'heure de la montre est celle de la chambre à coucher à Brest. Sans jour, ni nuit, la navigation est aveugle et le reste. Seuls le commandant, le second et l'officier de navigation savent où, sur la planète bleue, patrouille le bateau. Les méridiens sont franchis allègrement dans l'indifférence. Les occupants ont d'autres soucis.

Leur principal est le quart rythmé par tiers, selon un tempo d'ancien régime décidé par Colbert. Loin de la solitude de la passerelle du cargo, parfois contaminé

Quarts de nuit

D.R.

par l'ennui, que les conversations tentent de réduire, le quart est une réunion de métiers depuis le poste avant où dorment les torpilles à la chaufferie nucléaire où sont conduites la centrale électrique, la propulsion, la fabrication d'oxygène et d'eau douce, la sécurité plongée, en passant par le poste central opérations avec l'officier, chef du quart, le maître de central, les surveillants de pilotes automatiques en direction et en plongée, les opérateurs de centrale navigation et les oreilles absolues à l'écoute des sonars. Sans oublier, les « dissuadeurs », qui veillent sur les têtes nucléaires, dans la tranche missiles.

Les quarts se succèdent dans une nuit fictive et... n'ont pas toujours la même sensibilité. Ils présentent un point commun : les relèves sont toujours attendues avec joie.

Le 4 à 8 est le plus éprouvant, le plus dur : il précède sans solution de continuité la journée de travail, elle aussi fictive, sans être salué d'un de ces levers du jour, qui donnent une lumière exceptionnellement variable à la mer et au ciel, une lumière sans rouge.

Le 0 à 4 permet de poursuivre sa nuit de sommeil après. C'est le moment (nocturne ?) de la journée où sont distribués les « familigrammes » aux heureux destinataires. Ce tweet, imprimé soigneusement, plié dans une enveloppe scellée, donne des nouvelles des proches, les bonnes. Le récipiendaire peut en faire une lecture immédiate et un visage tout sourire apparaît. Ou bien, il ne se dévoile son message qu'après le quart, une fois seul, loin des regards indiscrets de la promiscuité. Ces 40 mots hebdomadaires de la famille, de la fiancée, des amis... soigneusement filtrés des mauvaises nouvelles par un employeur scrupuleux, sont déterminants sur le moral. Quand les nouvelles n'arrivent pas, les idées sombres gambergent dans la tête. Anastasie ne dissimule-t-elle pas avec ses ciseaux quelque drame intime ? L'humeur s'en ressent. La réalité ou non du fantasme ne sera connue qu'au retour au port.

Dans un sous-marin nucléaire, la relativité générale règne en maîtresse absolue. L'espace-temps s'y courbe dans le cylindre de la coque ; il n'a pas grand-chose à voir avec le monde euclidien de la terre. Le passé interfère avec le présent au fur et à mesure que la patrouille avance. Le temps s'écoule rapide le premier mois, puis semble se diluer et n'en plus finir avant le retour à terre. La mission commence par une nuit sans jour, elle finit par un jour sans fin.

Voyage au bout de l'horizon

Bernard Dujardin
Institut français de la mer

Minuit à l'heure du bord, minuit sur l'étendue vide de l'océan... Relève de quart. D'un bâillement, il vient de prendre la suite de son collègue à minuit moins cinq. Il a devant lui la solitude d'un zéro à quatre. Il lui faut le remplir. La passerelle du porte-conteneurs est pleine d'une instrumentation qui fait la fierté d'ingénieurs qui, tous les soirs, dorment dans le lit de leur conjoint. Il est censé la surveiller, mais elle sait se surveiller toute seule.

Il se sent surveillé. Tous les quarts d'heure, il appuie sur la pédale de l'homme mort, sinon l'alarme retentit. Adolescent, l'ORTF n'arrivait pas jusqu'à Plounéour-Ménez chez ses parents. Son père lui faisait lire Conrad. Il rêvait alors d'aventures au long cours, d'escales exotiques, voire, n'insistons pas, d'une femme dans chaque port, en un mot, de bourlingues. Et maintenant, il vit une vie de nègre sur un navire déserté par l'empathie professionnelle. Du Narcisse, ne subsiste que le narcissisme de celui qui se mire dans la voûte céleste. Seul usage qu'il reste dorénavant aux étoiles. Depuis longtemps, elles ne servent plus à naviguer Elles scintillent toujours là-haut, gaspillant leur énergie, et ne sont plus d'aucun secours au marin. C'en est fini de ce drame poétique quotidien qui voyait le sextant se battre avec le garde-temps autour de la « tête-de-veau » à coup de tables de logarithmes à 8 décimales et d'éphémérides à 4 décimales. Le néant, progressivement et sûrement, envahit la passerelle.

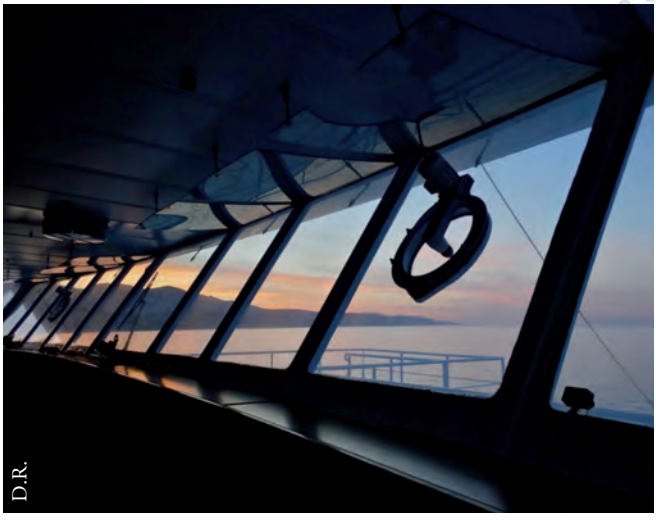
Il se sent doucement expulsé de son métier et dans le même temps, contraint à se concentrer sur : rester éveillé, ne pas succomber sous le poids des paupières. Il n'est chargé que d'attendre le pire, parce que le pire est prévu, sinon prévisible. Le pire n'est jamais sûr. Que peut-il arriver sur le grand Océan, désert des « marmars » ? Le signal de détresse de la lampe de poche d'un Marquisien, dérivant sur son hors-bord en panne de carburant depuis trois mois au gré des alizés ; à moins que ce ne soit un caboteur en fin de vie, sur lequel s'entassent en surnombre des migrants birmans en errance à la recherche du cargo d'accueil, à défaut de terre éponyme. Que peut-il arriver sur le navire devenu ermitage flottant ? Un morceau de satellite chutant du ciel sur la tranche 7 ; le feu dans un conteneur de straight Bourbon en fond de cale ; la voie d'eau qu'une bille de bois

Quarts de nuit

perdue, naviguant entre deux eaux ouvre dans la coque ; les grappins du go-fast de pirates somaliens égarés sur la longitude agrippant le bastingage ; la collision avec le seul navire à cent milles à la ronde en transit entre Valparaiso et Yokohama. « Suave mari magno... » voici venu le temps du stress que nourrit un improbable et invisible regard extérieur.

Une heure s'écoule, une heure de soixante minutes pas moins, la suivante toujours plus longue que la précédente. L'ennui le tourmente. Aucun programme scolaire ne lui a enseigné à souffrir l'ennui, parce qu'aucune école n'enseigne cette matière. Il n'est pas armé pour vivre l'oisiveté. Une seconde heure s'écoule... L'espèce est mise à la peine. Dans son encéphale aux synapses, ralenties par la mélancolie écrasante d'un océan sans horizon, germent puis prospèrent les pensées vagabondes. Pensées « coqualanesques » aux thèmes récurrents. Il est dix-sept heures passées dans le pavillon familial sur les hauteurs de Paimpol. Les enfants sont rentrés de classe, sauf l'aînée. Elle répète avec la chorale de la paroisse, comme tous les mardis. Ils ne peuvent pas s'être fait renverser sur le chemin de l'école ; ils ne peuvent pas avoir été victimes de la gesticulation de quelque vicieux en imperméable – pourquoi donc y en a-t-il tant de nos jours ? Même à l'intérieur de l'institution scolaire. Et son épouse, où est-elle ? Elle ne peut pas être à la maison. Elle lui a dit avant l'appareillage que le patron, content de son travail, lui confiait de plus en plus de responsabilités. N'était-ce pas le premier symptôme ? Le virus de Barbara, qui met à mal comme chacun sait la vertu des femmes de marins, n'a-t-il pas une fois encore frappé à l'improviste ? Et il a failli oublier Il y a le deuxième terme à régler. Va-t-elle y penser ? C'est à cause d'elle qu'il y a tant d'impôts à payer. Mais va-t-elle y penser ?

Il ne faut pas trop s'inquiéter, mais il y a de quoi être inquiet. La nuit ne porte pas conseil. Une troisième heure s'écoule... Seuls les graves profonds du moteur lent s'entendent dans la nuit sans lune. Peu rassurantes, ces vibrations pour le solitaire, qui tourne et retourne en rond ses idées sombres au dernier étage du navire, à peine éclairé par les instruments luminescents des répéteurs, les diodes vertes des alarmes et l'écran blafard du radar.



D.R.

Ainsi va de l'avant dans la nuit sans joie, le pilote du navire qui, avec ses conteneurs pleins et vides, relie la côte ouest des États-Unis et la côte est de l'Australie. Une quatrième heure s'écoule... Et il se met à rêver d'un autre temps. Schumpeter a raison : destruction créatrice ! Ne va-t-on pas lui annoncer, une fois arrivé au bout de l'horizon : « Tu es le dernier des gardiens de quart. Tu vas devoir faire preuve de mobilité. »